

Le cinéma indien XXL de S. S. Rajamouli

La Cinémathèque française accueillera le réalisateur le temps d'un week-end, du 26 au 28 juin

A la faveur d'une actualité française foisonnante, on se penche aujourd'hui sur le phénomène Koduri Srisaïla Sri Rajamouli, aussi connu sous le nom S. S. Rajamouli. A 52 ans et 12 longs-métrages réalisés depuis 2001, ce cinéaste a donné du cinéma populaire indien, souvent musical et chanté, une version démesurée et hallucinée.

Originaire du sud-ouest de l'Inde, né dans l'Etat du Karnataka, Rajamouli travaille au sein de l'industrie cinématographique de l'Etat de l'Andhra Pradesh et dialogue ses films en télougou, l'une de ces langues dravidiennes – distinctes de l'hindi –, parlée par environ 100 millions de personnes. La précision est loin d'être anodine.

Dans les Etats méridionaux de l'Inde subissant de longue date l'hégémonie du Nord, il résulte de cette spécificité linguistique, historique, et proprement politique, une sensibilité particulière. Le pays comptait en 1950 au moins 14 langues officielles, dont une (avec l'anglais) reconnue au niveau de l'Etat central : l'hindi.

Il fallut le jeûne à mort de l'activiste Potti Srimamulu (1906-1952) pour arracher en 1953 au premier ministre Nehru la création de l'Etat télougouphone de l'Andhra Pradesh, jusqu'alors rattaché au Tamil Nadu tamoulouphone. L'industrie du cinéma, très puissante dans ces deux Etats, y est ainsi, en plus d'un divertissement ultrapopulaire, un vecteur identitaire.

La porosité du passage entre star de l'écran et tribun politique se teinte dans le Sud d'une forte affirmation régionale. On se souvient de « l'idole » tamoul, Marudhar Gopalan Ramachandran (1917-1987), membre du parti régionaliste DMK, puis fondateur de son propre parti, qui devint premier ministre de l'Etat du Tamil Nadu – on estime que ses funérailles ont été suivies, à Madras, en 1987, par 2 millions de personnes. Mais le régime dans l'Andhra Pradesh, où l'acteur et réalisateur Nandamuri Taraka Rama Rao, mort en 1996, non content d'avoir interprété 17 fois à l'écran le dieu Krishna en télougou, fut élu quatre fois premier ministre de l'Etat.

L'éclat que donne aujourd'hui Rajamouli au cinéma populaire du Sud n'aura quant à lui jamais été atteint. Un succès qui déborde non seulement sur le reste de l'Inde, où ses films les plus récents font des records d'audience, mais aussi sur le plan international, où son dernier film en date, *RRR*



Image extraite du film «Eega. La mouche vengeresse», de S. S. Rajamouli, réalisé en 2012. CARLOTTA FILMS

(2022), a effectué une percée inédite pour le cinéma indien. Notamment grâce à sa diffusion sur Netflix, remportant aux Etats-Unis l'Oscar de la meilleure chanson originale (*Natu naatu*).

Comment l'expliquer ? D'abord par le fait que Rajamouli, qui cultive certes une singularité méridionale, est en même temps une grande figure du cinéma « panindien », qui transcende les différences et cumule les bénéfices en offrant des versions doublées d'un même film dans nombre de langues indiennes, à commencer par l'hindi. Avançons ensuite, à titre d'hypothèse, que la tradition des cinémas populaires du Sud – qui consiste à superlativiser l'esthétique bollywoodienne – rencontre la tendance mondiale, cultivée au premier chef par Hollywood, de l'hyperbolisation du spectacle cinématographique.

Débauche hallucinée des scènes d'action et des effets numériques,

prolifération abracadabrante des rebondissements et simplisme réconfortant des caractères, exaltation frénétique des récits de vengeance, apologie de la lutte du faible contre le fort : telle est la recette Rajamouli d'un cinéma plus grand et merveilleux que nature, qui lui a valu la reconnaissance de certains de ses homologues, tels James Cameron aux Etats-Unis ou Christophe Gans en France.

Mythologie indienne revisitée

Alors que l'ensemble de son œuvre reste encore dans l'ombre, trois titres récents entretiennent sa réputation à l'international, lesquels sont au cœur de l'actualité qui lui est consacrée aujourd'hui en France. On commence par ce qui est probablement son film le plus original, *Eega, la mouche vengeresse* (2012). Nani, un garçon simple au cœur pur, est fou amoureux de sa belle voisine, Bindhu. Laquelle

L'éclat que donne aujourd'hui Rajamouli au cinéma populaire de l'Inde du Sud n'a jamais été atteint

est séduite par Sudeep, un businessman véreux et psychopathe qui finance l'ONG consacrée aux enfants sourds-muets de Bindhu. Reconnaissant Nani comme un rival, il l'assassine, avant que celui-ci ne se réincarne sous forme de mouche pour se venger et reconquérir le cœur de sa dulcinée. Rien que ça.

Diffusé à La Cinémathèque française dans le cadre d'une rétrospective du cinéaste les 26, 27 et 28 juin, *La Légende de Baahubali*

(2015-2017), diptyque qui nous plonge dans une mythologie indienne revisitée, propose un récit épique de cinq heures situé dans l'Inde médiévale. Inauguré par une image qu'on croirait biblique (Moïse sauvé des eaux), il met aux prises sur le long terme deux cousins, Sivudu, prince évincé du trône, et Bhallaladeva, despote usurpateur, qui se disputent tout à la fois le cœur de la reine Devasena et les destinées du royaume de Mahishmati.

RRR (pour *Rise, Roar, Revolt*), son dernier film en date, se situe à l'époque contemporaine et a fabuleuse l'alliance de deux figures historiques du nationalisme indien, Alluri Sitarama Raju (1897-1924) et Komaram Bheem (1900-1940), contre la barbarie de l'occupant anglais, qui en prend légitimement pour son grade. Le choix du sujet témoigne du nationalisme panindien de Rajamouli, autant que celui des inter-

prètes de ces deux héros : Ram Charan, qui incarne le premier, est issu d'une véritable dynastie de Bollywood ; quant à N. T. Rama Rao Jr, qui interprète le second, il n'est autre que le petit-fils du célèbre acteur et homme politique télougou Nandamuri Taraka Rama Rao, évoqué plus haut. Aussi bodybuiltés, surpuissants et omnipotents l'un que l'autre, ils pourraient se réclamer de l'univers Marvel. ■

JACQUES MANDELBAUM

Week-end Koduri Srisaïla Sri Rajamouli, à La Cinémathèque française, du 26 au 28 juin.

Puis deux sorties en salle : « *Eega, la mouche vengeresse* » (2012) à l'occasion de la Fête du cinéma, du 28 juin au 1^{er} juillet ; « *RRR* » (2022) le 30 juin au Grand Rex, Paris 2 ; puis le 1^{er} juillet à l'Institut Lumière à Lyon, avant que le film soit relancé en salle à compter du 29 juillet.

Un jeu de massacre au croisement de Tarantino et de Tex Avery

Dans un film de 2012 resté inédit en France, S. S. Rajamouli orchestre, avec une fantaisie folle, une histoire de repréailles acidulée

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE

■■■■

Présente en événement exceptionnel durant la Fête du cinéma, dimanche 28 juin, *Eega, la mouche vengeresse*, réalisé en 2012 mais resté inédit en France, met à l'honneur le cinéaste indien Koduri Srisaïla Sri Rajamouli, aussi connu sous le nom de S. S. Rajamouli, nouvelle coqueluche de Bollywood, cet équivalent méridional de Bollywood situé dans l'Etat d'Andhra Pradesh, où les films sont parlés en télougou. Le succès que rencontrent ses longs-métrages, en Inde et à l'international, est dû à une manière bien à lui de puiser aux divers formules du film d'action – du

film de kung-fu jusqu'à l'univers Marvel – avant de les diluer dans le bain traditionnel télugu et d'en pousser les curseurs à un point de déréalisation numérique avancé.

Eega, la mouche vengeresse, œuvre singulière dans sa filmographie, relève le défi de la science-fiction en le passant au crible de la métépsychose hindouiste et de la loi du karma. Le long-métrage commence, en voix off sur l'écran noir du générique, comme une histoire qu'une petite fille demande à son père de lui raconter, plaçant le récit sous les auspices de la fantaisie, du retour en enfance, du plaisir de la narration. Puis on se transporte sur un stand de tir, où l'on commence par découvrir Sudeep, un businessman aux faux airs de Sylvester Stallone, qui cumule, en

l'espace de quelques instants, toutes les qualités : prétentieux, machiste, vulgaire, méchant.

Sur le plan suivant, entrent en scène les deux autres protagonistes de ce qui va rapidement devenir un triangle infernal. Tandis que la belle Bindu travaille au fond de l'humanité en le passant au crible d'une ONG pour enfants sourds-muets, Nani, à la fenêtre d'un café, jeune homme au cœur pur, fait des mines pour attirer l'attention de la jeune femme, qui reste de marbre, encore qu'en son cœur, elle soit loin d'y être indifférente. Tant et si bien que leur amour ne manquera pas d'éclater, au moment même, hélas, où Sudeep, qui a eu vent des activités de Bindu, décide de subventionner l'ONG pour ajouter, en réalité, la jeune femme à son tableau de

chasse de don Juan bling-bling. Nous en arrivons au point où les deux hommes finissent, au faite de leurs ambitions sentimentales respectives, par se croiser.

Plans d'extermination cinglés

La chose se passe on ne peut plus mal, Sudeep œuvrant sans la moindre hésitation à liquider son concurrent de la plus cruelle façon. De sorte que la narration triangulaire se retrouve à la 34^e minute du film avec un côté en moins, cas rare dans les manuels de scénario, mais aubaine pour le spectateur qui ne se voyait pas continuer longtemps sur cette lancée manichéenne, fût-elle agréablement chantée et colorée en jaune citron, rouge fraise, rose fuchsia et bleu pastel. Gardant à l'esprit que nous sommes dans

une histoire qu'un père improvise pour sa fille à une heure vespérale, le réalisateur se conforme à la manière dont un conteur inexpérimenté, embarrassé par sa propre audace, la résoudre. Avec plus d'audace encore ! Et voici pourquoi votre fille est muette et Nani revient, réincarné en mouche. Quelque chose s'inaugure alors entre l'animation et la prise de vues réelles, qui vise à conférer au diptère, naturellement privé de la parole, une expressivité propre à suggérer, d'un côté, la rage vibrante d'un récit de vengeance, de l'autre, la bruisante douceur d'une reconquête amoureuse. Il suffira d'y croire.

Ce qui peut y aider est tout de même le côté complètement cinglé des plans d'extermination que se vouent réciproquement Su-

deep – qui a tôt reconnu, dans ce chétif insecte et excrément de la terre, son ancien rival – et Nani la mouche. On songe à la rencontre de Quentin Tarantino et de Tex Avery plutôt qu'à David Cronenberg (*La Mouche*, 1986). Chez Rajamouli, la fantaisie l'argue les amares et s'en donne à cœur joie dans les morceaux de bravoure, depuis l'éclat bucolique de Nani dans son nouvel avatar jusqu'à l'orgie de destruction finale qui saccage, à coups de fusil à pompe et d'artillerie, l'appartement du bien-être nouveau riche. ■

J. M.A.

Film indien de S. S. Rajamouli (2012). Avec Sudeep, Nani, Samantha Ruth Prabhu (2 h 14). Sortie en salle décalée 28 juin à l'occasion de la Fête du cinéma



D'abord bluettes inoffensives, le film devient rapidement une délirante odyssée miniaturisée.
PHOTO CARLOTTA FILMS

«Eega» fait toujours mouche

Epopée burlesque et euphorisante où un jeune homme assassiné par son rival amoureux revient se venger réincarné en mouche, l'un des films clés du cinéaste indien S.S. Rajamouli ressort en salles.

Après le «director's cut» de la fresque *Baahubali* et avant la sortie officielle, enfin, sur les écrans français du monumental *RRR*, détour par un autre film de S.S. Rajamouli, cinéaste star du cinéma telugu

souvent surnommé à l'international, un peu par facilité, le «Spielberg indien», alors qu'il tient techniquement plus du rejeton cosmique illégitime de Shakespeare, Cecil B. DeMille et Tex Avery. Sorti initialement en 2012, *Eega, la mouche vengeresse* a incarné en son temps un tournant dans le cinéma indien en termes d'effets spéciaux, marqué le renouveau de la très formatée production telugu et permis à Rajamouli de mettre sur pied le barum *Baahubali*. Pas exactement rien donc, même si le cinéaste en arrivait à son neuvième long métrage et comptait déjà à ce stade plusieurs films hautement significatifs

(*Magadheera, Vikramarkudu*). Pourtant, *Eega* avait initialement été envisagé comme une sorte de récréation, projet né d'une discussion dans les années 90 entre le cinéaste et son père, Vijayendra Prasad, autre figure du cinéma telugu dont il a été un scénariste notoire (*Appaji, Samarasimha Reddy*). Une conversation qui va trouver un écho direct dans le film, avec cet échange introductif où une petite fille, avant de se coucher, réclame une histoire à son père et se voit raconter, sur l'air du «il était une fois», celle de Nani, amoureux de sa voisine Bindu, assassiné par son rival Sudeep et revenant se

venger, réincarné... en mouche. Conte de fées surréaliste traité façon masala – mélange débridé d'action, fantastique, romance, thriller et comédie –, *Eega* commence comme une bluettes inoffensive et relativement assommante (chansons, humour balourd), balayée au bout d'une demi-heure par une délirante odyssée miniaturisée (Nani-mouche se retrouve piégé dans une semelle de chaussure, noyé dans un verre de thé). Avant de virer au grand vertige surnaturelo-bouffon, enchaînant à un rythme insensé trouvailles et moments de bravoure (Nani-mouche fait de la muscu, Nani-mouche contre une armée d'oiseaux sataniques).

Transcendant son point de départ fantasque, Rajamouli réussit le tour de force de faire de sa mouche numérique un authentique personnage capable de vous faire bondir le cœur d'un simple zoom sur les ommatidies ou de vous donner envie de vous jeter torse nu du balcon du Max Linder un fumigène dans chaque main quand elle grave sur le pare-brise de son ennemi juré «*Je vais te tuer*» au terme d'un accident de voiture carnavalesque. Une parfaite synthèse du style Rajamouli (récit de vengeance + souffle mythologique + animaux élevés à l'égal de l'homme x spectacle superlatif) qui, si elle n'a pas la carrure surhumaine de *Baahubali* ou *RRR*, est sans doute le film le plus réussi du cinéaste en termes d'écriture, épure aux dialogues superflus s'abreuvant autant aux sources du *Mahabharata* que dans la filmographie de Buster Keaton.

LELO JIMMY BATISTA

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE de S.S. RAJAMOULI avec Sudeep, Nani, Samantha Ruth Prabhu... 2h 25.

présences du cinéma



S. S. Rajamouli

Spectacle total Ophélie Wiel

La sortie en Blu-ray et la reprise en salle d'*Eega*, *la mouche vengeresse* et de *RRR* par Carlotta, ainsi que deux cycles des films de S. S. Rajamouli à l'Institut Lumière et à la Cinémathèque française ont permis de (re)découvrir le cinéaste indien qui repousse toutes les limites. Focus sur une œuvre divertissante en perpétuel renouvellement.

POUR QUALIFIER le cinéma de Rajamouli, une expression anglaise vient à l'esprit : « *jaw-dropping* » soit, littéralement, la « mâchoire tombante ». En français, on traduirait par « bouche bée », mais on se priverait alors de la dimension « cartoonnesque » de l'œuvre d'un cinéaste dont le principal objectif est de divertir : devant un film de Rajamouli, le spectateur se sent comme le loup devant le Petit Chaperon sexy de Tex Avery. Comment ne pas rester époustoufflé devant la scène délirante de *RRR* (2022), où un camion conduit par des rebelles indiens, fonce dans la foule d'une fête organisée par les colons anglais, largue, au ralenti, sa cargaison d'une centaine d'animaux sauvages (tigres, panthères, loups, cerfs, sangliers...), qui volent avant de s'abattre sur des convives terrifiés et de déclencher un carnage ?

On a envie de dire qu'on n'a jamais vu cela au cinéma, que Rajamouli semble transcender tous les possibles et réaliser ce que personne avant lui n'aurait osé imaginer. Pourtant, ce n'est pas tout à fait vrai. En France, on réduit souvent les cinémas indiens à Bollywood, soit le cinéma en hindi produit à Bombay. La dimension spectaculaire de cette industrie est connue, voire moquée. On sait moins que les industries cinématographiques du sud de l'Inde (dont Rajamouli est originaire), et en particulier l'industrie télougou, sont célèbres

pour leurs propositions visuelles d'une démesure telle que leurs héros pourraient convaincre les héros Marvel de ranger leurs capes au vestiaire. Rajamouli est d'abord un héritier de cette tradition ; son originalité est d'avoir pensé qu'il était possible de repousser les limites encore plus loin, plus haut, plus fort, à l'aide d'effets spéciaux, et d'y être parvenu tout en renouvelant ce qui existait déjà. Dans *La Légende de Baahubali* (2015, 2017), dont les deux parties réunies durent presque six heures, Rajamouli conclut son film par l'une des plus spectaculaires batailles de l'histoire du cinéma, d'une durée de 45 minutes ; dans *Magadheera* (2009), le héros se jette d'un toit pour atterrir sur les pales d'un hélicoptère en plein vol, après s'être, au début du film, presque transformé en oiseau pour rattraper sa promise tombée d'une falaise.

Mythes et merveilleux

Pour Rajamouli, les « héros sont des missiles et les réalisateurs sont la rampe de lancement¹ ». De fait, loin de réalisme, ses personnages sont, dans la pure tradition hindoue, une incarnation des dieux, ce qui explique que des hommes *a priori* ordinaires y soient dotés de pouvoirs surnaturels sans qu'il soit nécessaire d'en expliquer l'origine. Un spectateur indien comprend aisément les références aux deux grandes épopées, le *Mahabharata* (les fratries ennemies de *La Légende de Baahubali* et de *Maryada Ramanna*), ou le *Ramayana* (dans *RRR*, avec l'impressionnante scène finale où l'un des deux héros se transforme en Rama, incarnation de Vishnou, arc et flèches compris, dans un rai de lumière qui

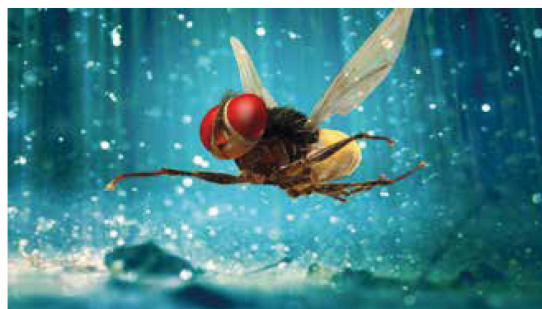
¹ Les héros sont des missiles et les réalisateurs sont la rampe de lancement (*RRR* : Ram Charan) © Carlotta

traverse la jungle). Pour Rajamouli, ces épopées, avant d'être religieuses, sont d'abord un moyen de raconter des histoires, dans la foulée des petits livres de contes que tous les Indiens connaissent, publiés à partir des années 1970 par l'éditeur Amar Chitra Katha. Quoi de plus merveilleux (dans le sens littéraire du terme) que l'idée de réincarnation, qui permet de proposer deux films en un, deux histoires en une, en traversant les époques (*Magadheera*, *La Légende de Baahubali*) ou en transcendant la nature ? Ainsi, dans *Eega*, le héros assassiné se réincarne en... mouche, et va devoir apprendre à maîtriser ce nouveau corps pour pouvoir se venger de son meurtrier.

Un cinéma d'identité nationale ?

Cette capacité à honorer la mythologie indienne sur grand écran, dans la lignée des pionniers du cinéma indien, comme D. G. Phalke, a permis à Rajamouli de réussir là où le cinéma hindi nehruvien, après l'indépendance, avait échoué : transcender les frontières linguistiques dans un pays aux vingt-deux langues constitutionnelles et où les spectateurs vont d'habitude voir les films réalisés dans leur État d'origine. À partir de *La Légende de Baahubali*, qualifié par le producteur Karan Johar de « plus grand film indien » (et non pas « télougou ») pour sa campagne marketing à Bombay, Rajamouli s'est trouvé honoré du titre de « réalisateur pan-indien ». La gloire qui en a découlé n'a pas été sans son flot de critiques. Apprécié par les partisans de la *hindutva*, soit l'idéologie au pouvoir depuis l'accession de Narendra Modi à la tête de l'Inde (2014), *La Légende de Baahubali* semble ainsi prôner le système de castes, la fierté d'être hindou (et en particulier un *kshatriya*, un « guerrier ») ainsi qu'un racisme rampant (les ennemis, noirs, sont réduits à l'état de sauvages et parlent une langue simpliste). Quant à *RRR*, il peut à la fois vibrer d'un patriotisme contagieux (comme dans cette scène où le héros est sauvé du feu par le drapeau indien qu'il a enroulé autour de lui) et d'un nationalisme douteux (pour la chanson du générique, « *Etthara Jenda* », où seuls les héros hindous de l'indépendance sont glorifiés, ignorant les musulmans).

Rajamouli n'a rien à répondre aux critiques, à part clamer son athéisme. Surprenant de la part d'un cinéaste qui sait, comme aucun autre, composer des plans dont semble émerger quelque chose du divin... On peut tout à fait préférer voir dans ses films une manière de « faire perdurer l'héritage culturel de l'Inde² ». Il est ainsi l'un des rares cinéastes indiens à exploiter aussi bien ce qui est typiquement indien : la foule, notamment des grandes cérémonies religieuses, qui permet de disparaître ; ou l'immensité d'un territoire qui abrite une variété de milieux naturels qui permet aux personnages de passer, d'un plan à l'autre, du désert à la jungle ; de la cascade au fleuve tourbillonnant ; de la ville frénétique aux étendues rurales infinies. Les deux tiers de *Maryadha Ramanna* sont un quasi-huis clos qui se déroule dans une maison dont le héros ne peut franchir le palier. S'il sort, il sait qu'il sera assassiné, car le propriétaire refuse de verser le sang dans une enceinte qu'il estime sacrée. À partir de cette fine ligne de scénario, Rajamouli compose des scènes extraordinaires, qui exploitent toutes les possibilités de fuite et de dissimulation dans une maison typiquement indienne, labyrinthique, aux plafonds surélevés, avec sa cour intérieure que l'on peut observer du premier étage, et son toit-terrasse.



Du spectacle à l'état pur

On peut aussi tout simplement préférer voir en Rajamouli un ambassadeur très convaincant de son extraordinaire industrie cinématographique, à laquelle il fait atteindre une perfection. Pas un code du cinéma *masala* (« épique ») ne manque à l'appel : action, romance, suspense, numéros musicaux, et même humour se mêlent pour proposer un spectacle total dans la plus pure tradition indienne. *Eega*, dans ce sens, est un pur bijou d'inventivité : tout le film repose sur les trésors d'imagination auxquels l'homme/mouche devra faire appel pour se venger ; la mouche est humanisée pour donner un semblant de cohérence à l'histoire (elle se frotte les pattes de satisfaction, elle réalise des cascades, dessine « je vais te tuer » sur la vitre d'une voiture ou esquisse une petite danse), mais à aucun moment, Rajamouli ne se prend au sérieux – comme le prouvent d'ailleurs une grande partie des génériques de ses films, où il s'amuse à révéler l'envers du décor. Ce n'est donc QUE du cinéma ! Rajamouli est peut-être tout simplement une bouffée d'oxygène pour un 7^e art à la peine. Impossible d'imaginer voir ses films sur une plateforme : grâce à lui, le grand écran a retrouvé un nouveau souffle. ■

1. *Nouveaux maîtres du cinéma indien* : S. S. Rajamouli, documentaire Netflix, 2024.

2. *Ibid*

Reprise le 28 juin 2026 et en Blu-ray (Carlotta)

Eega, la mouche vengeresse

Eega

Inde (2012) 2 h 14. Réal. : S. S. Rajamouli. Int. : Nani, Samantha, Sudeepa, Adithya, Chatrapathi Shekhar. Dist. fr. (reprise) : Carlotta.

Reprise le 29 juillet 2026

RRR

Inde (2022) 3 h 04. Réal. : S. S. Rajamouli. Int. : Ram Charan, N.T. Rama Rao Jr., Alia Bhatt. Dist. fr. (reprise) : Carlotta.

En Blu-ray, Carlotta

La Légende de Baahubali : 1^{re} partie (*Bāhubali*, Inde, 2015, 2 h 39).

La Légende de Baahubali : 2^e partie (*Bāhubali*, Inde, 2017, 2 h 47).

Ce n'est donc QUE du cinéma ! (*Eega, la mouche vengeresse*) © Carlotta

focus

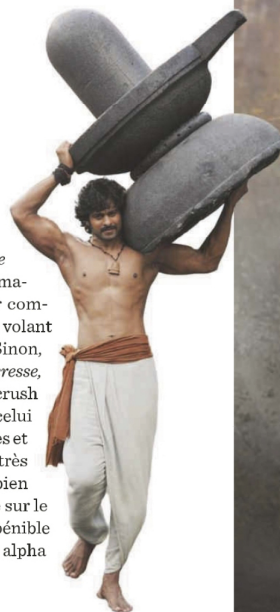
LE DERNIER DES GÉANTS

On le surnomme le Spielberg indien. Ses blockbusters sont d'une ampleur démesurée, cosmique, orgasmique. Les Américains sont fous de lui, le nomment aux Oscars, le pompent sans vergogne. Les Français, eux, n'en ont jamais entendu parler. Alors que *Eega, la mouche vengeresse*, son film le plus accueillant, débarque chez nous, *Première* s'interroge : S.S. Rajamouli va-t-il être enfin consacré au pays de l'exception culturelle ?

PAR FRANÇOIS GRELET

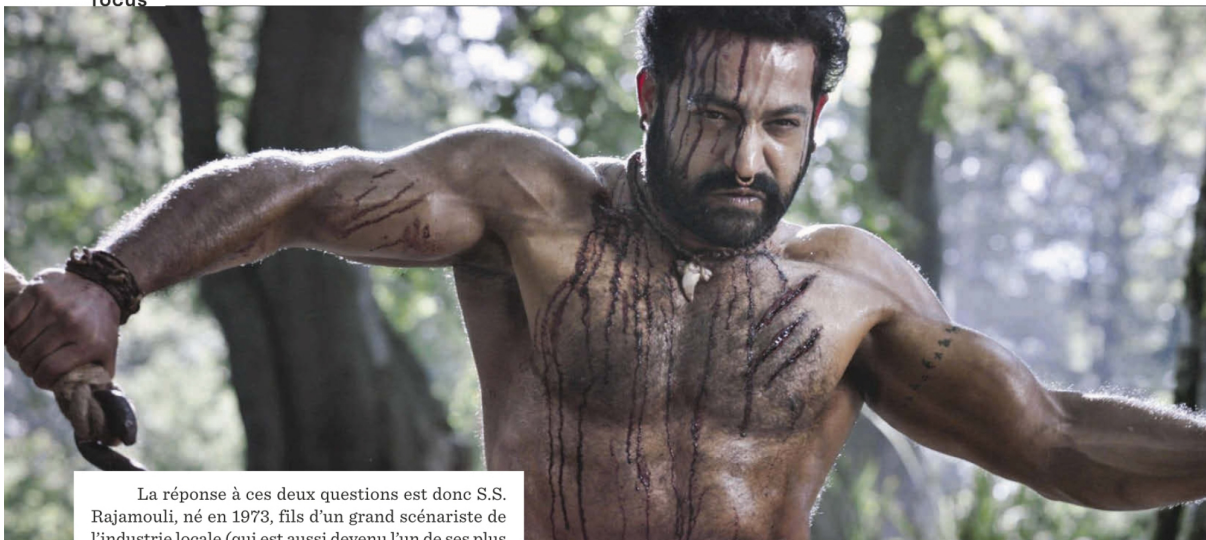
« L' »

homme possède son prédateur unique, terrible, omniprésent, et sans pitié : les mouches. Depuis le début de l'histoire de l'humanité, elles ont tué davantage que tous les conflits entre nations. » C'est par cette information en tous points capitale que Martin Monestier commençait son impeccable encyclopédie consacrée à cet abominable insecte volant (*Les Mouches*, 1999, éd. Le Cherche midi). A-t-elle été traduite en telugu ? Sinon, comment expliquer l'apparition, treize ans plus tard, de *Eega, la mouche vengeresse*, folie indienne où un jeune garçon assassiné dans la force de l'âge et en plein crush amoureux se réincarne soudainement en mouche pour mieux se venger de celui qui l'a zigouillé ? Il y a à chaque fois un plaisir certain à exposer des âmes pures et innocentes à ce postulat de cinéma parfaitement improbable. Une love story très premier degré, une colère venue de l'au-delà et une mouche. Quel allumé a bien pu assembler une trinité pareille, sorte de variation grotesque et azimutée sur le thème si dark de *The Crow* ? Surtout : quel zinzin a pu penser à un insecte si pénible et insignifiant pour mener à bien une vendetta sans merci contre un mâle alpha surarmé – à part un lecteur attentif de Martin Monestier ?



© CARLOTTA FILMS





La réponse à ces deux questions est donc S.S. Rajamouli, né en 1973, fils d'un grand scénariste de l'industrie locale (qui est aussi devenu l'un de ses plus fidèles collaborateurs) et affectueusement surnommé « le Spielberg indien » par ses fans occidentaux (nombreux, désormais). Sorti il y a quatorze ans en Inde, *Eega* est son neuvième long métrage et le film qui fit de lui le super génie du cinéma telugu (on dit aussi Tollywood, en opposition à Bollywood), où la langue et les règles de bienséance ne sont pas les mêmes. C'est également, et de loin, le pitch le plus improbable de sa carrière. Comme son surnom l'indique, S(teven) S(pielberg) Rajamouli n'est pas un apôtre du « bizarre rigolo », sa spécialité, c'est le mainstream, l'universalisme, la barrière culturelle pulvérisée (en faisant le plus de bruit et de dégâts possible). Le point de départ de *Eega* a beau être tordant, c'est aussi une fausse piste : oui, il y aura bien une mouche assoiffée de vengeance et conçue en images de synthèse. Oui, tout ceci sera régulièrement absurde, marrant, cartoon, pas toujours bien fagoté. Mais il y aura surtout des torrents de passion, de sang et de haine qui vont traverser ce récit. Venez pour l'incongruité, restez pour le sens du spectacle !

Premier degré

La plus grande stupéfaction offerte par le film réside là-dedans : cette foi absolue de Rajamouli en une histoire impossible à prendre au sérieux. Un credo qui n'empêche ni les gags méta-bêta ni les parenthèses parodiques (le segment où la mouche se lance dans un training-montage avant de filer à la bagarre). Le classicisme très premier degré qui gouverne ce récit permet cependant de transformer une idée de court métrage destroy en une épopée de 2 h 20 avec twists, numéros musicaux et entracte. L'aspect miniature du personnage principal agit en contrepoint à l'ampleur démesurée des visions saisies par Rajamouli. Illustration superbe : cette scène de résurrection où la mouche prend immédiatement conscience de sa fragilité, percutée successivement par tout ce qui apparaît face à elle (une semelle, une bulle de savon, une balle de tennis, un oiseau affamé...). La séquence d'ouverture des *Aventuriers de l'arche perdue* jouée au

↑ N.T. Rama Rao Jr. dans *RRR* et S.S. Rajamouli ↓



microscope. Et enchaînée à un immense moment de burlesque : l'insecte qui se met à saisir l'ampleur de ses capacités de nuisance, voyageant entre les narines et les oreilles de celui qui l'a laissé pour mort quelques heures plus tôt, quand il était encore humain...

Eega débarque ces jours-ci sur notre territoire, doté d'un sous-titre rigolo, *la mouche vengeresse*, et dans un Blu-ray tout à fait compétent. Il est garni de quelques bonus dans lesquels Christophe Gans, devenu le grand prophète local du cinéma indien [lire *Première* n° 570], désosse avec beaucoup de méthode et de sérieux l'intégralité de l'œuvre de Rajamouli (composée à 95 % d'objets introuvables ici). Il se concentre ensuite sur *Eega*, sa fabrication pas évidente, son ambition démesurée, sa manière de propulser le style de son auteur dans une nouvelle galaxie : c'est-à-dire mainstream et internationale. En découle une punchline, reprise en gros sur la jaquette : « *Eega est à Rajamouli, ce que E.T. est à Spielberg.* » On finit donc toujours par revenir à celui dont le nom est synonyme d'émerveillement et de plaisir hollywoodien. Dans le cas de *Eega*, la comparaison est assez inévitable : c'est ce que Rajamouli a imaginé de plus accueillant. Une façon de présenter sa culture au reste du monde, de la même manière que *E.T.* nous rendait immédiatement familiers les *suburbs*, les *BMX*, le merchandising, *Halloween* et les parties de *Donjons et Dragons*. Récit en ligne droite, burlesque partout, émotion qui déborde, action qui dépote, durée contenue (seulement 140 minutes !) et séquences musicales qui sont tout sauf des interludes : même un alien ne pourrait pas lutter contre ça.

Inexplicable résistance

Depuis sa sortie dans les salles indiennes en 2012, la réputation de *Eega* s'est d'ailleurs établie dans le monde entier, passant de copies bootlegs reforgeuses par des dealers bien informés en festivals de plus en plus courts, puis en



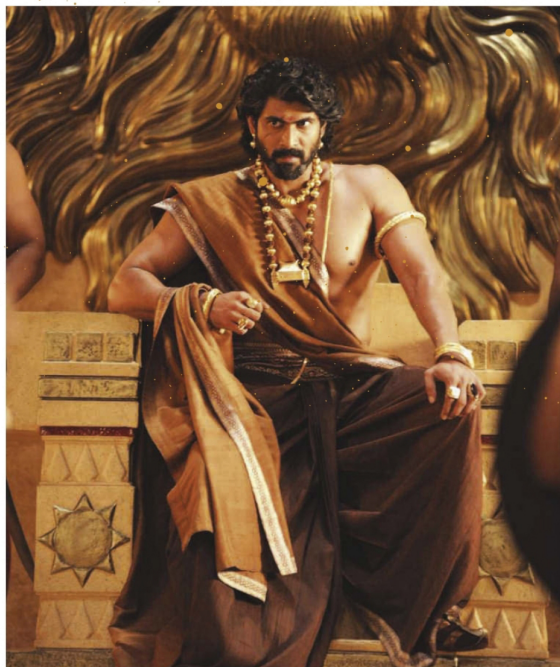
bénéficiant rétroactivement de l'attention offerte aux nouveaux Rajamouli – dont le dernier, *RRR*, en 2023, a carrément fini sa tournée mondiale sur la scène des Oscars. Chez nous, *Eega* est pourtant resté totalement inédit jusqu'à présent : c'est à peine une curiosité.

Ça commence à devenir un particularisme local : le pays de l'exception culturelle est aussi l'un des seuls à résister au charme dévastateur et bruyant du cinéma de Rajamouli. La maison Carlotta semble avoir statué que cette inexplicable résistance devait être écrasée. Quelques mois après avoir sorti un imposant Blu-ray de *La Légende de Baahubali*, l'éditeur a décidé que cet été 2026, par ailleurs complètement sevré de blockbusters yankees

[lire page 9], sera celui de Rajamouli ou ne sera pas. Outre la sortie en Blu-ray (le 16 juin) puis au cinéma (le 28 juin) de *Eega*, c'est *RRR* qui va réapparaître dans nos multiplexes, le 29 juillet, quatre ans après un passage éclair dans quelques salles essentiellement fréquentées par la diaspora indienne. Néanmoins cette seule offensive ne peut pas suffire à mettre en orbite la réputation d'un cinéaste, même si certaines voix prescriptrices affirment qu'il est désormais le plus important de tous. C'est donc là qu'entrent en scène les relais médiatiques et institutionnels hexagonaux. Carlotta a invité Rajamouli à venir découvrir le pays des 300 fromages et sa tournée des grands-ducs passera, dès la fin du mois de juin, par le festival d'Annecy, la Cinémathèque française, l'Institut Lumière de Lyon, et deux des cinémas les plus prestigieux de la capitale : l'UGC Ciné Cité Les Halles et le Grand Rex. Rien de moins. Il y aura aussi des master class, des rétros, des rencontres (avec Christophe Gans, qui d'autre ?), des sessions de questions-réponses et des films, accessoirement (*Eega*, *RRR* et les deux parties de *La Légende de Baahubali* : la crème de sa crème). Une grosse semaine de présence sur notre sol qui sera menée façon blitzkrieg, avant un saut au festival de Neuchâtel, début juillet. Puis retour au turbin : il faudra finir la postproduction de *Varanasi*, nouveau blockbuster prévu pour 2027 et qui devrait pulvériser à nouveau toutes les limites du colossal (un astéroïde, des timelines qui s'entrechoquent, un tournage qui a voyagé de l'Afrique vers l'Antarctique).

Symétrie HK

Si, au moment de la rentrée des classes, la France tout entière ne s'est pas convertie au rajamoulisme, c'est que ce pays ne croit décidément plus en rien. On peut encore ignorer l'existence de ces films ; on ne peut plus envisager leur exotisme comme une barrière. Point de comparaison le plus évident, mille fois évoqué au sujet du nouveau cinéma indien : le Hong Kong d'avant la rétrocession, devenu désormais un territoire sacré. Disposons les indices sur la table si vous le voulez bien.



▀ Prabhas Raju dans *La Légende de Baahubali*

Au cœur de ces deux dossiers : une ancienne colonie britannique, des spectateurs plein les salles, un star-system monstrueux, les grands festivals qui regardent ailleurs, Hollywood qui se sert dans ce grand imagier, et Christophe Gans en super évangéliste francophone. Tout est raccord, symétrique, allez hop, affaire bouclée. En ce qui concerne précisément le cas Rajamouli, on pourrait d'ailleurs le raconter comme une fusion parfaite entre les deux plus grands cadors du cinéma hongkongais : Tsui Hark (pour la folie des grandeurs, le mélange des genres, le besoin vital d'effets spéciaux) et John Woo (l'ouverture vers l'Occident, la clarté du récit, la figure de l'auteur-star, et *RRR* qui peut se voir comme un remake en costumes d'*À toute épreuve*). Un souvenir lointain : la France a mis un temps insensé avant d'adober ces deux génies-là. Les studios américains, eux, s'étaient déjà chargés de les embaucher, tandis que les Anglais mitraillaient leurs films partout dans les grandes villes du pays. Ici, il a d'abord fallu établir une passerelle Melville-Delon pour qu'on saisisse toute la noblesse qui imbibait *The Killer*.

Il y a néanmoins un bouleversement majeur : l'Asie est en train de remporter la bataille pop culturelle mondiale, l'exotisme n'angoisse plus la jeunesse occidentale. Le cinéma indien n'est pas (encore) réellement concerné par cette victoire, mais Rajamouli est déjà devenu plus grand que ça. Plus grand que toute son industrie. Plus grand que les autres. Plus grand que Spielberg ? Ça, on commencera à y réfléchir lorsqu'on entendra parler du « Rajamouli américain ». ●

Eega, la nouche vengeresse
DE S.S.
RAJAMOULI
AVEC SUDEEP,
NANI, SAMANTHA
RUTH PRABHU...
SORTIE 28 JUILLET

RRR
DE S.S.
RAJAMOULI
AVEC N.T. RAMA
RAO JR., RAM
CHARAN, ALIA
BHATT...
SORTIE
29 JUILLET

EN LIGNE LE 23 JUIN

Cinéma

3 choses à savoir pour comprendre la hype autour de S. S. Rajamouli

par **Nicolas Moreno**

Publié le 23 juin 2026 à 11h31

Mis à jour le 23 juin 2026 à 11h31



↑

RRR de S. S. Rajamouli (© Friday Entertainment)

Il est en Inde le réalisateur-star de blockbusters aussi épiques que débridés. Si le nom de S. S. Rajamouli commence doucement à s'imposer dans les sphères cinéphiles, la ressortie de ses films cet été devrait aider à le remettre définitivement au centre de la carte du cinéma d'action contemporain.

Surtout connu pour sa fresque *RRR* qui retraçait la vengeance d'un homme (et par extension, d'un peuple) sur le Raj britannique dans les années 1920, le parcours de S. S. Rajamouli ne doit rien au hasard. La preuve par trois, histoire de se mettre à la page avant la sortie de son nouveau projet très "nolanesque" l'an prochain : *Varanasi*, épopée à grand renfort d'astéroïdes se déroulant sur plusieurs continents, et premier film en IMAX tourné dans une autre langue que l'anglais...

1. Sa carrière commençait il y a plus de vingt ans

Le premier film où S. S. Rajamouli est crédité à la réalisation remonte à 2001, avec *Student No. 1*, l'histoire d'un étudiant en droit qui cherche (déjà) à pousser ses camarades à la révolte. Il réalisera ensuite de nombreux autres films jamais diffusés sur les écrans français (*Défi*, *Chatrapathi*, *Maryada Ramanna*), faisant déjà de l'insoumission le motif privilégié de sa filmographie.

Les choses changent en 2012 avec *Eega* (qui ressort en salle le 28 juin), une comédie d'action où un homme se venge de son rival lorsqu'il est réincarné en mouche. Son cinéma prend alors une certaine densité, de l'ampleur. Ne suivront alors plus que des blockbusters : le diptyque *Baahubali* entre 2015 et 2017, puis *RRR* en 2022. Ses films font désormais de lui le symbole flamboyant de Tollywood, l'industrie des films tournés en langue télougou, à ne pas confondre avec Bollywood (basé à Bombay, où les films sont tournés en hindi).

2. Il a déjà remporté un Golden Globe et un Oscar

Ce n'est pas pour rien que *RRR* est devenu instantanément culte dans le cinéma d'action (pour les retardataires, le film ressortira au cinéma le 29 juillet). Mais c'est pour sa musique que le film a été récompensé en 2023, d'un Golden Globe et d'un Oscar de la Meilleure chanson originale pour le titre *Naatu Naatu*.

Difficile de donner tort à ce palmarès : la fresque alterne avec une grande souplesse entre séquences d'action hallucinantes et pures capsules de comédie musicale, faisant du corps des interprètes et leurs savantes chorégraphies le dénominateur commun à une continuité cinématographique d'une grande logique. Danser pour conquérir le cœur des femmes de la cour ou partir à l'assaut de leurs maris soldats : même combat.

3. Il est la plus grande star que vous ne connaissiez pas

On a beau savoir que les GAFAM nous ont tous·tes enfermés dans des bulles isolées, cela reste hallucinant de découvrir un cinéaste comme S. S. Rajamouli, qui réunit régulièrement plus de 100 millions de spectateur·rices en Inde (!), et dont la notoriété concurrence aujourd'hui l'hégémonie américaine en Asie du Sud-Est, notamment grâce à la disponibilité de ses films sur les plateformes de streaming. Homme de tous les records, *Baahubali* occupe les 2e et 4e places du box-office indien de tous les temps, tandis que *RRR* ne se place "que" dans le top 13. Il ne reste plus qu'à voir quels exploits il réussira encore à surpasser avec *Varanasi* l'an prochain...

Rétrospective S. S. Rajamouli du 26 au 28 juin 2026 à la Cinémathèque française, suivie de la ressortie en salle des films *Eega*, la mouche vengeresse le 28 juin, puis *RRR* le 29 juillet.

CINÉMA

LE CHOIX DU CINÉPHILE

Il était une fois à Tollywood

Vous aimez Bollywood? Vous adorerez les films en télougou, furieux et exaltés, de S.S. Rajamouli. Rétrospective flamboyante à la Cinémathèque.

Connaissez-vous l'Inde de Tollywood? Non, ce n'est pas une faute de frappe, c'est un « autre » empire de cinéma populaire, plus de 600 kilomètres au sud-est de Bombay et de son Bollywood, capitale du glamour hindi. Depuis quelques années, une irrésistible vague de superproductions en langue télougoue (d'où le « T » de Tollywood) déferle sur la planète depuis l'État du Telangana, au cœur du plateau du Deccan. Son centre névralgique se trouve dans la grande métropole locale de Hyderabad, avec ses studios, son public aussi immense que ses ambitions, et bien sûr ses stars. Parmi ses célébrités, le réalisateur S.S. Rajamouli, 52 ans, est sans doute l'ambassadeur le plus flamboyant de cette industrie en plein essor : un maître d'amples récits d'aventures et des blockbusters à la fois furibards et exaltés, où l'action violente et les folies pyrotechniques se mêlent au grand spectacle musical. Du 26 au 28 juin, la Cinémathèque française l'accueille en personne pour un week-end exceptionnel de rétrospective. Dans la foulée, le distributeur Carlotta ressortira *Eega, la mouche vengeresse* (le 28 juin, au cinéma), puis *RRR* (le 29 juillet). Entre-temps, le Grand Rex projettera *RRR* (le 30 juin), en présence de ce maître tollywoodien. En une douzaine de films, il exalte en effet quelques traits majeurs de ce cinéma de la démesure : goût pour des chorégraphies spectaculaires et des bagarres épiques, pour l'héroïsme échevelé – corps masculins changés en statues, en armes, en miracles – et goût du risque tous azimuts. Dans *Eega* (2012), un homme

se réincarne ainsi en mouche pour se venger de son rival et assassin : minuscule insecte, énorme cinéma, à la fois déroutant, cocasse et inventif. Quant aux deux volets de *La Légende de Baahubali* (2015 et 2017), ils déploient une fresque mythologique et dynastique qui n'a rien à envier aux monuments occidentaux tels que *Le Seigneur des anneaux* ou *Game of Thrones*. Et dans *RRR* (2022), S.S. Rajamouli s'intéresse avec fougue à l'histoire coloniale de son pays, en réinventant deux fameux révolutionnaires indiens des années 1920 en figures quasiment divines, frères de feu, d'eau, de danse et de fureur.

Le succès de cette débordante production est irrésistible. *La Légende de Baahubali 2* a rapporté environ deux cent cinquante-quatre millions de dollars dans le monde, contre cent soixante-six millions pour *RRR*. Ce dernier a offert à Tollywood son trophée le plus visible : en 2023, *Naatu Naatu*, single composé par M.M. Keeravani et écrit par Chandrabose, a remporté l'Oscar de la meilleure chanson originale.

Mais réduire Tollywood à ses records reviendrait à passer à côté de son charme. Ce cinéma fascine parce qu'il ose tout ce que les blockbusters occidentaux semblent avoir un peu oublié au profit de l'ironie « méta » et de l'efficacité mercantile : la croyance absolue dans le récit, le lyrisme assumé, la foi dans la puissance primitive du spectacle. La rétrospective Rajamouli ne présente pas seulement un cinéaste spectaculaire ; elle invite à changer notre carte du monde. La ville de Hyderabad n'est plus à la périphérie exotique de l'imaginaire cinéphile mondial. C'est l'un des lieux où se réinvente un grand cinéma d'aventures populaire, qui entre aujourd'hui en fanfare dans nos salles. — *Cécile Murly*

**Rétrospective
S.S. Rajamouli**

Du 26 au 28 juin.
Cinémathèque française.
51, rue de Bercy, 12^e.
cinematheque.fr. 1-13€.

Sorties

Eega, la mouche vengeresse en Blu-ray le 16 juin et au cinéma le 28 juin. *RRR*, au cinéma le 29 juillet.

**Avant-première
de « RRR » au Grand Rex**

Le 30 juin, 20h : discussion avec le réalisateur avant la projection.
1, bd Poissonnière, 2^e.
legrandrex.com. 25€.

Dans *Eega, la mouche vengeresse* (2012), un homme se réincarne en mouche pour se venger de son rival et assassin.



PVP CINEMA - VAARAH CHALANA CHITRAM - VEL RECORDS

< Épisodes



Noise x Eega.

Pop Corn | Radio Nova



Voir la description

Pendant que les murs sud-coréens ont des oreilles, une mouche indienne fait bourdonner l'art du blockbuster

Catégories: TV & Film

Mots clés: Radio Nova, Pop Corn, Alex Masson, Film, Cinéma, Sorties



Pop Corn

Radio Nova

EEGA

AVANT LA DÉMESURE DE SES BLOCKBUSTERS, S.S RAJAMOULI FAISAIT DÉJÀ DU GRAND CINÉMA AVEC UNE PETITE MOUCHE.



16.06.26

De S.S Rajamouli
Carlotta



Avec le dyptique BAAHUBALI puis RRR, S.S Rajamouli s'est imposé comme le fer de lance du nouveau cinéma indien. Pour certains Européens c'était une évidence depuis près d'une quinzaine d'année, à savoir depuis qu'EEGA était apparu dans quelques festivals pour sidérer des spectateurs attirés par un pitch improbable : assassiné par un rival amoureux, Jani se réincarne en mouche et va tenter de se venger. Rajamouli malaxe cette base comme le ferait un Joe Dante : avec un inébranlable art du premier degré. L'une des renversantes forces d'EEGA est sa croyance profonde dans les récits. Aussi délirantes que soient les péripéties, l'inventivité et l'énergie restent au service d'une crédibilité. Pas ou très peu d'anthropomorphisme pour cette mouche persévérant dans sa vengeance ; encore moins de dialogues surexplicatifs. Au-delà de sa virtuosité technique – en dépit d'effets visuels qui ont un brin vieilli – EEGA emporte aussi le morceau grâce à l'écriture des personnages, qu'il s'agisse du cruel antagoniste poussé à la démence par l'insecte s'introduisant dans les orifices de son visage ou d'une amoureuse créant un lien réellement émotionnel avec la bestiole. Tout aussi surprenante, cette volonté de recentrer en permanence cette épopée (près de 2h20 généreusement survoltées) vers les canons de la comédie romantique. L'amour le plus palpable dans EEGA ? Celui de son réalisateur pour le cinéma de divertissement populaire. ■

PAR ALEX MASSON

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE

Les ailes du désir à la mode de Bollywood

BR. FILM ★★★★★ / BONUS ★★★★★

(Eega) Inde. 2012. Réal.: S.S. Rajamouli. Avec : Sudeep, Nani. Edit.: Carlotta Films. Format : 2,35 – support : BR – 2h24.

Quand le réalisateur de *La Légende de Baahubali* se pique de traiter de vendetta de manière originale cela donne lieu à une superproduction délirante mais néanmoins typique de Bollywood où l'humour affleure de manière référentielle quand le héros qui s'est réincarné en mouche tente de survivre à la noyade dans le verre de son ennemi juré au rythme d'accords rappelant ceux des *Dents de la mer*. Victime de la jalousie d'un rival, notre infortuné héros revient miraculeusement à la vie sous une forme surprenante pour empêcher ce dernier de lui rafler celle dont il était épris et lui faire payer son crime, en s'évertuant à ne pas finir écrasé au gré des péripéties qu'il traverse à l'échelle de sa taille miniature.



Filmées de son point de vue, ses mésaventures divertissantes font montre d'une inventivité constante en parvenant à nous faire ressentir ses sentiments et ses états d'âme quand il parvient à se poser à proximité de sa dulcinée comme quand il entreprend de fondre sur son bourreau. S.S. Rajamouli parvient à capter la jalousie du diptère en colère qui se glisse dans l'oreille dans ce dernier pour y vrombir avec malice avant d'être pris au piège d'une toile d'araignée, reprenant à son compte des épreuves endurées par *L'Homme qui rétrécit* de Jack Arnold transmuté ici en insecte à la merci permanente d'un sort funeste. Malgré sa taille miniature, notre Némésis volante parvient à accomplir l'objectif qu'elle s'est assignée en communiquant tant bien que mal avec celle qui fait battre son cœur à défaut de ne jamais plus pouvoir l'étreindre.

BR / Carlotta Films nous livre le film dans un master HD avec en supplément une analyse de C. Gans.

